

**collection
ligne de fonds**

La collection ligne de fonds propose de republier des textes dédiés à la poésie contemporaine aujourd'hui épuisés, dont la force et le fragile ne cesseront d'être à défendre et que les éditions isabelle sauvage souhaitent porter auprès des lecteur-ices.

Noëlle Mathis

**Je parle pas
la langue**

Cet ouvrage a paru pour la première fois aux éditions isabelle sauvage en 2025 dans la collection « singuliers pluriel ».

© Éditions isabelle sauvage, 2026 pour la présente édition
13 place Charles-de-Gaulle 29600 Morlaix
ISBN : 978-2-490385-65-2

é.]i.S. éditions isabelle sauvage

Je suis pétrie de langues.

Je cherche la langue perdue.

Je cherche son rythme, sa sonorité.

Je cherche ce qu'elle a à me dire, même si je ne la parle pas, ne l'écris pas, ne la comprends pas vraiment.

Mes mots mêlés de français, d'allemand, de *platt*, d'anglais et parfois d'italien.

Ils viennent de loin. Ils viennent de près. De la chair, de la famille, de la frontière, du voyage.

J'essaie de démêler la perte. J'accumule des fragments de langues. Les pièces d'un puzzle. Je cherche la pièce qui soulagera le vide. Je peins le blanc. Je cohabite avec des morceaux épars. L'absence se mêle aux pièces. S'infiltré dans les trous autour des coutures. Je donne matière à un réseau de correspondances.

Je viens perdre la nuit.

D'eux, je ne sais rien.

D'eux, je ne sais pas grand-chose.

D'eux, je connais la frontière.

Sur la route vers le village, le battement des essuie-glaces, de gauche à droite, de droite à gauche. Hypnotisant. Le geste écarte des rigoles d'eau. Des petites ridules à la base du pare-brise. Un précipité de gouttelettes évacuées par le mouvement régulier du bras sur la surface lisse, glisse. De gauche à droite, de droite à gauche. Les arbres autour du véhicule. Des troncs serrés aux écorces noires. Le passage vrombissant des pneus sur l'asphalte liquide, crisse.

Le rugissement du dimanche.

J'entre dans le silence, la vastitude du silence. La petite route sinueuse à travers les champs. On entre dans le monde de l'autre langue. On entre dans le monde des sons sans les comprendre.

Là-bas, un peu plus loin, dès que la porte s'ouvre, l'odeur de la ferme. Le poulailler. Le potager derrière la maison. Les fils à linge, deux parallèles le long de l'allée, mènent aux toilettes sèches.

L'espace de l'autre langue.

La mère. La mère de la mère. Celles d'avant nées dans la maison natale.

Le père de la mère parce qu'il est né en Allemagne. Parce que les lignes bougent. Parce que le poste de douane à l'extrémité du village. Entre deux maisons. Entre la même famille. Parce que, de part et d'autre, il fallait choisir et les choix bougent parce que les lignes bougent, parce qu'accords et désaccords se multiplient.

Devant la porte de la maison. La mère de la mère. Le gâteau au citron tout juste sorti du four. La table de la cuisine et la banquette en coin contre le mur. Les grands parlent. Les enfants écoutent un peu, puis n'écoutent plus. Ne comprennent pas. Le son de l'horloge et les coups graves de quatre heures. La porte en bois vers l'arrière de la maison. Le jardin à la terre noire et les légumes reconnus par le feuillage. Carottes, pommes de terre, courgettes, haricots, petits pois, oignons. Je connais leur nom en français mais ni dans la langue de la mère ni dans la langue de la mère de la mère. Avec elle, ce sont les gestes. Les doigts agiles autour des œufs et le papier journal autour de la demi-douzaine rapidement rassemblée, emballée, le papier enveloppant l'œuvre, le rabat des faits divers insérés dans la fente de l'actualité du *Républicain lorrain*. En deux mouvements, elle tend le paquet d'œufs à l'un des enfants. Le signe du départ.

Le concert de la route sinueuse à travers les collines vertes. Glissement intérieur vers les sons enregistrés. Accumulés pêle-mêle dans la caisse de résonance. *Heim, home*. La boîte à sons du rugueux de l'autre langue, capté, enfermé, jaloué en son sein, de son sang, le rauque

scellé, jusqu'au grand départ, jusqu'au Paris-Varsovie, bien plus tard.

Je n'en sais pas plus. Quelque chose de tout collé à la paroi. Je ne décide pas de partir. Je pars. Quelque chose a changé. Quelque chose de la mémoire.

Quelque chose de la langue tombe.

Depuis trois jours, le silence rompu.

Abfahrt nach Deutschland. Le départ pour l'Allemagne. Je pars pour longtemps. À l'intérieur, je ne dors plus. C'est feu. C'est embrasement. Ce n'est pas un secret, mais il existe des lieux pour fuir l'ignorance. Je pars pour perdre la perte. Entendre les mots qui clignent. Adopter une langue à ne plus entendre que l'on est son étrangère. Je sais que la langue d'accueil m'a déjà prise dans ses bras. Je sais que je ne sais pas encore. Qu'il est trop tôt. Que je dois calmer la tempête.

Le départ du 20h37. Gare du Nord. La valise. Le sac à dos rouge. Le dictionnaire français-allemand. Les pages si fines, si transparentes. Un trépignement. Un billet aller simple vers la langue qui s'impose, qui s'est imposée. Ne m'en veuillez pas. Je ne reviendrai pas. Il est des langues scandées dans la rue, vociférant des discours dans les haut-parleurs. Je regarde des documentaires de 1939-1945 dans la langue de l'envahisseur. Celle-là précisément. L'endroit le plus vrai. Qui existe vraiment. Qui existe

pour toujours. Celle-là qu'on respire, qu'on prend dans la main. Celle qu'on veut mettre dans la bouche.

Dans le balancement du Paris-Varsovie, la vacuité subtile lors de l'engouffrement du convoi dans les tunnels de la nuit. Le mouvement glissant. La traction vers l'avant, coupant l'air en direction de l'Europe du Nord. Il y a les voix. On donne des voix à des mots. À peine la frontière passée, le français vite évanoui. C'est la symphonie de l'anglais, de l'allemand, du hollandais, du polonais, du russe. L'endroit le plus vrai. Le vacillement imprévisible. Le rendez-vous des résonances. Une explosion de joie. Un chaos sonore innommable. Je m'assoupis régulièrement. Ma conscience nocturne ponctuée de voix diverses: *Lass sie in Ruhe*, dit une femme à son mari, *sie schläft doch*. Laisse-la tranquille, elle dort. La porte du compartiment s'ouvre à toutes sortes d'aspérités: *Do you think she's going to wake up?* Les rails frôlant la démente, les crissements incontrôlés assourdissant aux passages à niveau, le souffle s'échappe de mon sommeil.

Je ne dors pas. Je ne veux plus dormir. Je ne veux plus vivre à moitié, divorcée de la langue, séparée avant même de m'être unie. Je veux plonger dans le tourment, dans le torrent de l'infidélité. Je veux la tromper. Me tremper dans les coulisses de l'incertitude. Parler l'autre à en perdre l'acquise. Ma vie va changer. Ma vie a déjà changé.

Le jour où le père de la mère m'a appelé *Annchen* sur son lit d'hôpital. Corps émacié, camouflé sous les draps.

Corps jauni. Les doigts tremblants ayant porté à ses lèvres trop de cigarettes sans filtres. Corps jauni se levant à peine. Un éclat, le dernier dans ses yeux, puis un mouvement des mains dit de s'approcher. *Annchen*, petite Anne, sa femme, la mère de la mère, décédée sept ans plus tôt. *Annchen, de béscht doch kòmm*. Tu es donc venue. Je me suis approchée de l'oreiller et de sa tête, reposée sur le carré au tissu de coton blanc, pour dire : *Beruhige dich nur, ich bin doch bei dir*. Sois tranquille, je suis là avec toi. L'impossibilité de dire autre chose, dans une autre langue que celle apprise à l'école, celle qu'il parlait aussi bien que l'occupant, *Beruhige dich nur*. Oui, grand-père, de mes dix-sept ans, je suis venue te voir la veille de ton décès. *Ich bin doch gekommen*. Je suis venue dans ta langue, parce que l'histoire a voulu que, Français, tu naisses en Allemagne. Je comprends qu'il est en train de mourir. Je comprends qu'il ne s'agit pas d'un adieu mais d'une transmission. La langue non pas acquise à l'école mais offerte par les mots *De béscht doch kòmm. Bei mir wirscht de bleiwen*. Tu es venue après tout. Tu resteras avec moi. La langue s'élevant du corps jauni, de la peau sur les os, la dernière phrase résonant dans les oreilles. *De béscht doch kòmm*.

Ich bin gekommen dans ta langue.

Les mots ne traduisent pas. Ils évoquent. Ils convoquent l'histoire. Ils invoquent les lignées. Les lignes bougent. S'il n'y avait pas eu les guerres, tout cela n'aurait pas existé. Peut-être d'ailleurs, ce n'est qu'une fiction. Un

fantasme de polyglotte. Une rêverie chronique. S'extraire d'une langue, s'engouffrer dans une autre, pour devenir.

Pourtant, bien avant, je répète les sons de la langue. *Unheimlich, unhörbar, Heimat*. La mère accentue le *-h* de la langue. L'allemand de son père. Le sien qu'elle lisait sous les draps avec la langue de poche. Je répète le *-H* de l'histoire. La langue s'impose. Elle n'est pas à moi. Des notes en lien avec ceux dont je sais si peu.

Une image s'ouvre un peu.

Ce n'est pas grand-chose mais autour de la table de la cuisine, l'histoire par la bouche. La mère. Ce n'est pas qu'elle sache plus, la mère, mais le *-h* de la langue, elle le sait. C'est la fin de la journée. Posé sur la nappe en toile cirée, le cahier ouvert à la leçon du jour. Les lettres liées à l'encre noire. L'encre qu'on aura coulée sur les lignes bleu pâle et les hachures. À travers la fenêtre, la lumière des heures incertaines. C'est le moment. Former le rond de la bouche, ouvrir les lèvres, déplacer la langue de son mutisme vers l'élan de la fougue, enfourcher le saut du mot à dire, car dire il y a, cogner le fond de la grotte, l'encore-attaché soulevé, claquer la paroi supérieure du palais et rater.

Debout, la mère épluche les pommes de terre devant l'évier, réceptacle blanc. Le vide de l'écorchure tombe à taire. Les épluchures tombent dans la plaie. La mère tourne la tête de sa bouche et lance le sabre : *Kannst du*

mich Hören? Le *-h* se prononce, mais qu'est-ce qu'ils vous apprennent à l'école? *Kannst du mich Hören?* Peux-tu m'entendre? Non justement, je ne veux pas entendre la boîte à gâteaux rangée en Haut de l'armoire, les Haricots à équeuter, les Harengs trop salés. Je ne veux pas entendre la Honte de la mère. Je ne veux pas. L'épluchure du mot dans la bouche fermée.

Sortie du Paris-Varsovie au petit matin. *Braunschweig*. Un ami sur le quai. La valise. Le sac à dos rouge. Le dictionnaire français-allemand sous le bras. La partition de musique à écrire. L'accueil immédiat. *Willkommen, ich bin Alexander, hattest du eine gute Reise?* L'ami prononce *Willkommen*. J'entends le *Willkommen* de la langue. L'arrivée dans la langue. L'allemand ouvre la voie. Offre une portée de lignes vierges. Le débordement à l'intérieur du corps, heureux de reconnaître chaque mot, de dire, oui, je te reconnais, toi la langue des ancêtres, te dire oui je t'aime, le débordement de te savoir enfin proche, la langue retrouvée. J'ouvre la bouche à des sons. Et tout de suite, l'incapacité de dire les mots qui se bousculent à la porte. L'impossibilité d'être intime aussi rapidement. *Ich hatte eine gute Reise, aber ich habe nicht viel geschlafen*. La langue de l'intimité gardée pour soi. *Heim, Home*. C'est curieux de naître dans la langue autre. C'est curieux de naître à la langue.

Alexander, prenant la valise d'une main et montrant le chemin de l'autre, continue: *Du kannst bei mir bleiben bis du eine Wohnung findest. Ich habe ein Gästezimmer!*

Magst du Kunst? Tu peux habiter chez moi jusqu'à ce que tu trouves un appartement. J'ai une chambre d'ami. Tu aimes l'art? Déjà, il décline le choix des manifestations culturelles avant même que je n'aie pu décider si je savais suffisamment de la langue pour comprendre ce qu'il proposait. Le lendemain soir, une représentation théâtrale de *Stiller* de Max Frisch, mise en scène par Dürrenmatt. En mémoire, les mots inscrits en noir sur l'affiche du spectacle: *Von der Schwierigkeit der Selbstwahl*. De la difficulté de se choisir. Déjà je me sens chez moi. *Ich fühle mich wie zuhause*.

Désormais, j'habite un lieu que je ne connais pas. Personne ne me connaît. Rien ne me rappelle. L'endroit que je cherche. Un endroit que je nomme avec des mots curieux. Des mots glissés d'une partition de musique. Les notes graves tombées d'une ligne. Retenus, ils se sont retenus. La partition, d'habitude pleine de croches et de doubles-croches, vide en clé de sol. Se retrouve vide. Démesurément vide. Je pars. Je suis partie. La partition blanche de mots. Des lignes éprises de vastitude. Des lignes en rangées, enragées, engagées de vie et les mots à remplir. Curieux les mots étranges de l'autre langue. Se précipitent. S'agglutinent au pied de la portée. Tonitruent.

Emportée, je compose des listes. Révise les accusatifs et les datifs. Oublie les accusations. Emplis les carnets. Nourris la partition. Les graves. Les aigus.

Je raffole des *Konjunktiv II*. Des journées entières à composer les temps complexes. *Wie hätte ich wissen können, dass sie mich so schnell und so heftig umarmen würde?* Comment aurais-je pu savoir qu'elle me prendrait dans ses bras aussi rapidement et intensément ? *Wenn ich es gewusst hätte, wäre ich dann weggegangen? Aber sicher.* Si je l'avais su, serais-je partie? Absolument.

Les mots de la langue à ma portée. Je la connais déjà. Je la connais un peu. Surtout son rythme. Elle ne m'a pas construite. Il me faut l'attraper. Il me faut la prendre. Elle m'a construite. Il me faut me laisser prendre. Entre ses bras. Son corps tout autour. Sa musique. Je ne le sais pas encore.

Je pars. Je deviens étrangère. *Eine Ausländerin*. Celle qui vient d'ailleurs, celle née ailleurs. *Wo kommst du her?* La question à partir du départ. Pas seulement en allemand, mais aussi en anglais, plus tard. *Where do you come from?* D'où viens-tu? Être d'ailleurs. L'exil, c'est réaliser que l'on vient de quelque part. D'une certaine manière, l'exil, c'est le déclencheur. L'exil, c'est découvrir l'origine. Se définir en fonction d'un lieu géographique. Je m'en éloigne. Je m'en sauve. J'adopte la langue de Goethe avec frénésie. *Ich fühlte mich so wohl wie zuhause.* Après quelques mois, on me demande si je viens de l'Allemagne du Sud. *Ob ich aus Süddeutschland komme? Aber sicher! Lothringen ist doch nur auf der anderen Seite der süddeutschen Grenze!* Mais bien sûr, la Lorraine n'est que de l'autre côté de la frontière sud de l'Allemagne.

Je ne suis pas la Française qui colle à la peau. Je baigne dans l'appartenance à l'autre. Une peau neuve. La vie commence.

Je pars. Quelque chose a changé. Quelque chose de la mémoire.

Le père, la mère n'ont pas transmis la langue. Leur langue, ce n'est pas l'allemand. Leur langue, ce n'est pas le français. Leur langue, personne en France ne la connaît. Parlée dans les villages. Parlée dans les familles. L'école de la République n'en a pas voulu. On leur a dit, pour le futur des enfants, il fallait s'en tenir à une seule. Article 2 de la Constitution. La langue de la France est le français. Point barre. Confusément, ils n'ont parlé leur langue qu'entre eux.

Les mots ont besoin d'une voix. C'est un territoire de supposition. Rien n'est vraiment sûr.

Au téléphone avec la mère. Les questions sur la langue perdue. Celle des premiers mots. Des mots qui nous apprennent, qui prennent la chair, avant même qu'on ne les comprenne. Les gutturaux qui disent le chagrin.

Le sifflement entre les lignes. Ce qui échappe pourtant si proche. La langue déserte parce que trop épaisse. Trop massive. Trop germanique. Trop dans la famille des langues des haut-parleurs et des discours aux tribunes de destruction.

Les *hip tip tap und de béscht ab* des jeux d'enfants. Je ne connais pas le nom du jeu en français. Celui où l'on pointe du doigt, on compte, un deux trois et on élimine. *Hip tip tap und de béscht ab*. On compte un deux trois en cercle, le doigt dressé vers les autres et on élimine. *Ab de béscht ab!* Éliminé. On ne sait pas qu'on joue à éliminer, *ab de béscht ab*. Le jeu à pointer le doigt et à écarter l'autre. J'ai joué mais je ne joue plus. Quand les enfants en France entendent *am stram gram pic et pic et colegram bourre et bourre et ratatam*, nous jouons à un tout autre jeu: *ab de béscht ab*, nous éliminons. Nous élimons la frontière. Une phrase tombe, le doigt décide, *ab de béscht ab*.

C'est l'enfance. C'est le jeu. Ce n'est pas l'enfance. Ce n'est pas le jeu.

La langue vient comme ça à soi trahir.

Un jour on a besoin de faire un choix. On pointe le doigt, *ab de béscht ab*. Chute vertigineuse de trois mots. *De béscht ab* tombe de l'océan de l'oubli. On ne peut effacer de la chair le craquement de trois mots, *de béscht ab*. On ne connaissait pas le jeu *ab de béscht ab*, le jeu à éliminer en français. Dans l'arrière-plan de la bouche, un pan de langue bascule. Le son *-ch de béscht*. Dire qu'on vient de là, qu'on naît du *-ch* de la langue, de la frontière. Dire qu'on vient du chut de la langue. Chute. Je ne savais pas qu'on éliminait, qu'on s'élimait en allemand.

Peut-être le vide se comble-t-il de rassurance.

Parler la langue de la ferme. Nommer les *Karotten, Zwiebeln, Gromperen* dans la langue de la mère de la mère. Les écrire. Les laisser traverser le palais. Vibrer la glotte. Se mélanger à la salive. Malaxer la honte d'être assimilés à des boches, des chleus, des chiens, parce que la langue d'avant les mots trop proche de la langue-mère. Les liens de famille inextricables.

Mais cela ne suffit pas.